

Bruno Ciolfi

## Gens

**anonyme un,**

L'homme un a sexe d'opale, corps brillant et léger,  
Les dents comme des ciseaux de couturière dont  
Le fil est d'âme et lumière, l'aiguille en sucre dont  
On peut broder du jour sur un bâti de nuit, vêtir  
Vie d'une chemise de rêve qu'elle ne soit drame  
Ou comédie mais ce faisant comme se l'imagine  
L'homme un au torse de laine, mains malhabiles  
Et précises comme on fait feu d'un bois humide  
Qui est l'aimée, le miroir, l'enfant, une manière  
De voir le monde et la même retrouvée chaque  
Matin au saut du lit par l'homme un au corps de  
Coton qui boit le jour qui le fleuve et le nourrit

**anonymes deux et trois,**

Les souhaits de l'homme deux et de l'homme trois  
Ne sont pas de la même famille. Si les deux ont des  
Ailes, les uns sont de bois et les autres sont de fer.  
L'homme deux ne jure que de sa classe, l'homme  
Trois mise de tout mais dans un monde inégal qui  
Le messied et le parjure. L'un, l'homme deux, dit  
Qu'il est de chez lui et boutonne haut son habit  
Montrer comment son sang circule et le réjouit,  
Pailler le nid, acheter de la terre, tandis l'autre,  
L'homme trois, grimace parce qu'en cherchant  
L'intelligence du tout, il trouve la mésalliance  
Dans un angle obtus du temps

**anonyme quatre,**

L'homme quatre est pris de violences, vomissant de  
Coups lorsqu'il est blessé, moulinant des mains faire  
Place nette que la vie soit lavée de toutes démenes.  
Il tape à droite et à gauche, il s'allume en feux qui  
Est une boule d'épines de roses, le cœur piqué de  
S'essuyer les yeux, faire violence la vie soit pureté  
Et de fruit. L'homme quatre brûle de bien faire, y  
Met les mains pousser le mur. S'il donne des coups,  
Blessures et mort, c'est que naître veut son prix  
Dont il ne trouve la monnaie hors de son corps  
Ensemble

**anonyme cinq,**

L'homme cinq, anonyme de terre, est de tous les  
Matins, tôt levé nourrir sa nichée, trouver grandeur  
A vieillir sur pied, enluminé de toutes les revenues  
De l'aube. L'homme cinq y est toujours, anonyme et  
Donc de l'éternelle confusion de terre, rougir d'émoi,  
L'identité étant d'un identique qu'on accueille bien,  
Chatoyant sitôt le jour, donnant la main caresser des  
Douleurs qui sont nos homonymes qui sont nos sœurs  
Qu'on conduit dès le retour des lumières, mille bras  
Les embrasser fort de l'anonymat et du réconfort

**anonymes six,**

Les anonymes six comme ils sont deux, côte à côte  
Mis nus et se donnant la main devant la visée de  
S'aimer bien, comme ils sont de la paille dont ils  
Font des feux, toute la densité de la mesure humaine,  
Mains couchées sur le corps d'autrui qui est l'autre  
De soi-même, ne raisonnant jamais que d'un écart  
De moins jusqu'à en être confondus, vont une ligne  
De faits qui est le jour toujours revenu, la nuit étant  
Le soleil et le jour sa course, comme ils font caresse  
A la mort, droits dans sa lumière qu'ils reconnaissent  
Et qu'ils estiment

### **anonyme sept,**

Ainsi j'homme mais en ombre de femme qui éclaire  
La lumière même, en nuit sperme étincelant dont on  
Ombre le monde, en luisant dans sa demeure, vivre  
Etant de nombrer le monde et de faire des petits.  
Gros à l'œuvre souiller le ventre qui est tanière  
Des enfants, comme ils ne viennent de nulle part  
Nous peindre à leurs couleurs, ainsi je sept, flamber  
Sottement d'un jeu anonyme qu'on se prend à aimer,  
Et, de là, nombrer la vie, lui faire ombre, la couleur  
Anonyme qui vêt pour mourir un peu plus mais en  
Habits

### **anonyme huit,**

L'anonyme huit croit tant guère à la puissance du nom  
Qu'il se surprend à ses réveils ne se rappeler du sien  
Ni de l'humanité qui, parfois, l'aurait griffé, parce que  
L'homme huit joie d'être en route jusqu'au mourir où  
Il s'emporte, bien sachant que c'est au dernier jour  
Qu'il sera le plus poli. Il croit à la décrue progressive  
Du nom comme un fleuve tarit dans un des méandres  
Pour croître en un autre qui est la vie tout court, celle  
Qu'on ne peut nommer, et de tous les noms qu'elle  
Meurt, fée insatiable d'anonymes qui vont épau  
Contre épau

### **anonyme neuf,**

Celui-là ne donne nom aux choses, le monde étant  
Innommable de grandeur comme personne est l'égal  
D'une autre, de même que les sentiments vont sans  
Être d'une propriété particulière. Qui se donne nom,  
Ou donne nom à ce qu'il ressent, se donne qualité  
Qui est la porte de la folie commune. L'homme neuf  
Qui n'est personne trouve ainsi ce qui le compte,  
S'épanouit comme il disparaît, et d'aucun sang, en  
Se levant ou en s'endormant, un seul rêve d'une  
Bouche muette qui, en silence, signe la présence  
Plus forte de l'homme avec son évanouissement

**anonyme dix,**

Ce serait une farce, pense-t-il, si je me tenais de  
Moi-même, d'un nom qui ne dirait pas même une  
Vie parce qu'il m'habillerait d'un mensonge, d'une  
Durée que, mortel, je n'ai pas. N'ayant durée, se dit  
L'homme dix, je n'ai pensée parce que je n'ai pas  
Mots pour la penser et pas de nom pour signifier  
L'ensemble des mots. Ce que j'ai c'est figure et  
Pas même une figure puisqu'elle n'est d'elle-même  
Mais seulement configurée de ceux que j'aime. Ce  
Que j'ai ne se nomme pas, ne se voit pas, il n'y a  
Pas de glace

**anonyme onze,**

Sa mémoire est-elle en défaut parce qu'il se souvient  
Avoir été touché mais pas de son visage ? L'homme  
Onze pense que la mémoire même ne lui fait pas face.  
Ne dit-on pas pourtant un trait de mémoire comme  
S'il y en avait la ligne possible d'un visage ? Je suis  
Un enfant, se tance l'homme onze, les adultes ont  
Une mémoire, un nom, et ces richesses font un rang  
Que quelqu'un d'autre peut reconnaître. Avoir nom  
Donnerait de pouvoir nommer l'autre, celui-là même  
Qui nous reconnaît. Mais l'anonyme onze ne veut  
Absolument pas d'un monde dont son nom serait  
La souche